

par hasard; il serait, en effet, victime d'une ressemblance... ou bien l'autre voulait-il lui jouer le tour ?

Pierre, de son côté, avait réfléchi que Giovanni Corda pouvait devenir pour ses projets un obstacle dangereux et que, puisque l'occasion se présentait de se débarrasser de lui...

Aussi, au lieu de tourner les talons, comme il avait tout d'abord eu l'intention de le faire, demeura-t-il planté devant l'entrepreneur, auquel il lança ces mots :

— Vous avez sans doute trop bu à votre déjeuner et vous vous entêtez dans vos fantaisies, comme un ivrogne.

Un flot de sang monta au visage de l'Italien.

— J'ai trop bu ! moi ! gronda-t-il... Je crois que vous dites cela exprès pour m'insulter.

— Eh ! prenez-le comme vous voudrez, répliqua l'ingénieur d'un ton impertinent... peu m'importe pourvu que vous alliez vous promener.

— Canaille ! rugit l'entrepreneur hors de lui

Et il se précipita sur lui, les poings levés.

C'était ce que voulait Pierre ; il tira son revolver et fit feu.

Mais un des assistants détourna le coup, et la balle alla se perdre dans le plafond.

C'était un de ceux qui avaient engagé de grosses sommes sur le duel ; il fallait que les adversaires lassent sur le terrain.

On les y aurait transportés de force.

En ce moment, une bousculade eut lieu : c'était le gros homme qui avait tenté d'échapper à ses deux surveillants ; mais il fut rattrapé dans l'escalier et ramené triomphalement, nullement humilié, et son éternel sourire aux lèvres.

— Voyons, dit Pierre brusquement, il faut en finir... Allons nous battre si vous voulez.

L'Italien n'avait guère envie de régler l'affaire de cette façon.

D'abord, son tempérament, naturellement prudent, ne le poussait pas à risquer sa peau devant un canon de pistolet ou une pointe d'épée ; en outre, il croyait être sûr que l'ingénieur était bien son homme, celui auquel il avait avancé de l'argent, et il lui semblait dur de courir les chances d'un duel.

— Vous êtes un filou ! hurla-t-il.

— Vous ne voulez pas vous battre ? riposta Pierre ; vous êtes un lâche.

A ce mot que l'entrepreneur ne releva pas, un sourd murmure courut parmi les assistants, qui prirent parti pour l'ingénieur.

Celui-ci eût pu avoir tous les torts que son attitude crâne lui eût, quand même, concilié la sympathie de tous.

Deux individus prirent Giovanni par le bras et l'entraînèrent.

On entraîna également Pierre, qui ne demandait pas mieux ; il était au tir d'une force exceptionnelle et, s'il avait provoqué la fureur de l'Italien par ses réponses insolentes, c'était dans le but d'en arriver là.

— Je le tuerai, pensait-il, et cela m'en fera un de moins sur ma route.

Les parieurs suivirent les adversaires et leurs témoins improvisés.

On n'alla pas loin : derrière la maison de jeu s'étendaient une vaste cour ; c'était tout ce qu'il fallait aux combattants pour laver dans le sang leur honneur outragé.

On décida que Pierre et Giovanni, placés à trente pas l'un de l'autre, s'avanceraient jusqu'à vingt pas, en tirant à volonté les six coups de leur revolver ; le signal serait donné par un coup de revolver tiré en l'air par l'un des témoins.

Et, de nouveau, les paris s'engagèrent : combien de balles seraient échangées ?... lequel des deux serait touché le premier ?... la blessure serait-elle mortelle ?... serait-ce dans la tête, dans le corps que serait touché tel ou tel des deux adversaires, et dans quel membre ?

Les parieurs faisaient un bruit infernal ; on eût dit une petite bourse en pleine effervescence.

Pendant ce temps, sans émotion aucune, les témoins examinaient les revolvers pour bien s'assurer qu'ils étaient chargés chacun de six cartouches ; la cartouche brûlée par Pierre fut remplacée.

Puis, les pas étant comptés, les adversaires

placés à la distance convenue, on leur remit leur arme.

Alors, le gros homme à la sacoche s'écria :

— Rien ne va plus, messieurs.

Aussitôt, comme par enchantement, tout le monde fit silence, les yeux fixés sur les combattants, dont chacun portait sur sa tête des sommes relativement considérables.

Soudain, une détonation retentit, presque en même temps accompagnée de deux autres.

Les adversaires ne bougèrent pas ; quant aux assistants, sans soucis pour leur propre existence, emportés par le démon du jeu, ils rétrécirent le cercle pour constater le résultat de ce premier échange de balles.

Pierre avait eu son chapeau troué.

— Hurrah ! pour le chapeau ! crièrent ceux dont les paris n'étaient point dérangés par cet accident.

Giovanni, lui, était un peu pâle ; la balle de l'ingénieur lui avait éraflé l'oreille droite, qui saignait.

Blessure insignifiante, mais qui prouvait la dangereuse habileté de son adversaire.

Il tira successivement deux autres balles.

L'ingénieur chancela en poussant une sourde exclamation.

Il avait été atteint au cou ; le sang jaillit.

Mais le misérable, avec une force de volonté incroyable, réussit à rester debout et visa, impassible, pendant que Giovanni lui lâchait ses dernières balles à la volée.

Alors, quand l'Italien fut désarmé, en face de cet homme qui tenait sa vie au bout du canon de son revolver, un sourd murmure courut dans la foule, non murmure de pitié, mais murmure de dépit, produit par ceux qui avaient parié pour l'Italien.

Enfin, Pierre tira.

Son adversaire tomba à genoux, étendit les bras, demeura quelques secondes immobile dans cette position, puis sa face alla toucher le sol.

Il avait reçu une balle en plein front.

Des applaudissements frénétiques firent retentir la cour ; c'étaient ceux à qui la victime de Pierre faisait gagner leur parti.

On félicitait l'ingénieur de son sang-froid ; quoique blessé lui-même, il avait, sans sourciller, essuyé les quatre dernières balles de son adversaire.

C'était ce qui avait causé la perte de Giovanni ; l'écorchure de son oreille l'avait fait tirer précipitamment, presque sans viser.

Pierre ne regretta qu'une chose : ne pouvoir lui donner le coup de grâce.

Dépourvu de tout sens moral, il n'avait pas reculé devant le duel ; un second crime, un assassinat n'était pas fait non plus pour l'effrayer.

Il contenait cependant sa rage de ne pouvoir se précipiter sur lui, et, gardant une attitude correcte, il attendait l'opinion de ceux qui examinaient l'état de l'Italien.

Les paris, maintenant, reprenaient de plus belle

On avait retourné le blessé sur le dos ; un des curieux avait appuyé sa tête sur la poitrine.

— Il me semble que le cœur bat, avait-il dit.

Et les parieurs d'engager de nouveau leur argent ; le moribond s'en tirerait-il ou succomberait-il ?

Il y avait là de quoi gager ou perdre tout ce qu'on voudrait.

Tout à coup, une bataille faillit avoir lieu. Le gérant de la maison de jeu avait envoyé chercher un médecin, et deux portefaix entrèrent dans la cour avec un brancard, pour enlever le blessé et le transporter chez lui.

Ce n'était point par humanité que le gérant avait pris cette initiative.

Mais l'incident avait fait désertir la roulette ; ce duel représentait une perte sèche pour la maison et il fallait ramener au plus tôt les joueurs dans les salles.

Malheureusement cette mesure fut diversement appréciée.

Les uns, ceux qui avaient parié pour la mort, protestaient énergiquement contre l'enlèvement du blessé ; au contraire, ceux qui pensaient que l'homme s'en tirerait, approuvaient de toutes leurs forces.

Des deux côtés, c'étaient des cris, des injures, des hurlements.

Les uns tiraient sur les porteurs pour les mettre dehors, tandis que les autres tiraient sur le blessé pour qu'on l'emportât.

Pendant ce temps-là, le médecin était entré.

Il s'approcha de Giovanni et examina longuement sa blessure.

— Eh bien ! demandèrent plusieurs voix inquiètes.

— Je parie que je le sauverai, répliqua-t-il.

— Combien ? fit quelqu'un.

— Cinq cents piastres qu'il ne le sauvera pas !

— Quinze cents qu'il le sauvera !

— Deux mille pour !

— Trois mille contre !

Et les banknotes sortaient des portefeuilles ; les paris, grossissant, se multiplièrent.

Tout à coup des cris éclatèrent.

— Le filou !... le gredin !... il a dispau !... courez après...

Et cinq ou six individus s'élançèrent, les uns dans l'établissement, les autres dans la rue.

Le gros homme à la sacoche, profitant du tumulte produit par l'arrivée des portefaix et du brancard, et n'étant pas maintenu par ses deux gardes du corps, s'était esquivé, emportant, sans scrupule le montant des paris, vingt mille piastres à peu près, de quoi aller tenter la fortune à New-York ou ailleurs.

Cette surprise désagréable ne découragea d'ailleurs pas les parieurs.

Seulement, mis sur leurs gardes par cette rude leçon, ils confièrent leur enjeu, contre reçu en bonne forme, à l'honorable M. Jackson, qui avait assisté à toute cette scène, impassible, à l'accident survenu à l'entrepreneur.

Une date fut prise pour le règlement du pari.

Après avoir pris l'avis du médecin, il fut convenu que si Giovanni vivait encore huit jours, le huitième jour, à midi, son existence étant constatée, les gagnants toucheraient leur gain.

En cas de mort, il n'y aurait aucune difficulté.

L'entrepreneur ne fut emporté que lorsque tous ces détails importants eurent été réglés ; seulement, pendant cette discussion, le médecin, qui était engagé dans l'affaire pour cinq cents piastres, avait saigné le blessé pour dégager le cerveau.

Il accompagna son client en murmurant :

— Si la fièvre s'en mêlait, j'aurais perdu.

Personne ne s'était occupé de l'ingénieur.

Il souffrait beaucoup, la balle ayant formé un séton, et il avait été sur le point de s'évanouir.

Mais cette question de la vie ou de la mort de Giovanni était pour lui d'un intérêt trop considérable pour qu'il ne résistât pas de toutes ses forces à ses souffrances.

Il s'était bandé le cou avec son mouchoir ; la blessure n'était pas profonde et l'hémorragie s'arrêta assez facilement.

Comme il allait sortir pour gagner la plus prochaine pharmacie afin de faire procéder à un pansement nécessaire, il se trouva face à face avec M. Jackson.

— Tous mes compliments, monsieur Miquet, dit le banquier avec calme.

— Trop aimable, fit l'ingénieur, en grimaçant un sourire.

— Un verre de whisky, n'est ce pas ? ajouta M. Jackson, cela vous remettra.

Pierre ne put faire autrement que d'accepter ; il avala son verre, à petites gorgées, silencieusement, puis s'en alla.

— Un rude homme ! pensait l'honorable M. Jackson en le regardant s'en aller, si nous ne pouvions l'avoir avec nous, ce serait un rude adversaire.

C'était le lendemain de cette journée mouvementée.

Ainsi qu'il l'avait promis l'avant-veille à l'infortuné Jacques, l'abbé Rigal sortait de la gare de Panama, se dirigeant vers les bureaux de la Compagnie, tête basse, les yeux fixés à terre, l'esprit préoccupé par la grave démarche qu'il allait faire, lorsque soudain il entendit prononcer son nom.

Il s'arrêta, releva la tête et, à son tour, poussa une légère exclamation en apercevant devant lui